

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :	Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
	six mois, 14
	un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25, coin de la rue Nain.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE-BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 1^{er} DÉCEMBRE 1868.

Bulletin politique.

M. Berryer a succombé dimanche à la maladie dont il était atteint depuis plusieurs mois et contre laquelle ont été impuissants la robuste constitution de l'illustre orateur et les efforts de la science.

M. Berryer était âgé de 78 ans. Elevé au collège de Juilly, il entra, en 1814, au barreau, dont il est resté, jusqu'à la fin de sa carrière, l'un des plus glorieux représentants. Il fut nommé député en 1830 et siégea dès-lors, comme depuis, dans les rangs de l'extrême droite. Il était membre de l'Académie française.

La manifestation républicaine organisée à Madrid par MM. Dreuse, Castelar et autres s'est produite le dimanche 29 novembre dans les conditions du programme. Ces messieurs ont harangué le populaire qui a répondu aux cris de : Vive la république ! L'ordre n'a pas été troublé. On annonce pour le 13 décembre une nouvelle manifestation semblable avec cette différence que des députations provinciales y prendraient part.

Une lettre de Bologne, 27 novembre, donne les détails ci-après sur les tristes événements dont cette ville a été le théâtre :

« Au village de San-Donnino, d'après des instructions de l'autorité supérieure, on a appliqué la taxe de 17 fr. par tête de porc saigné, sans considération pour la grosseur et le poids de la bête. Les agents ont saisi de la viande fraîchement abattue. De là une émeute, le tocsin, les paysans au nombre de 500, armés de fourches, de poignards, etc. Deux compagnies de grenadiers commandées par un colonel sont arrivés. Elles ont tiré ; douze personnes sont tombées et deux sont mortes.

» Les esprits sont agités. On dit que onze blessés sont mourants.
» Le jour de ces événements tout près

d'une autre porte de la ville, porte San Stefano, une bande armée a envahi la maison d'un riche propriétaire, a bandé les yeux à quatorze personnes réunies pour jouer au loto et a emporté une valeur de 20,000 francs. »

Des nouvelles de New-York, 17 novembre, portent que les Fénians ont convoqué une assemblée à Philadelphie pour le 24 novembre. — D'après les avis de Cuba publiés par les journaux américains, les insurgés occuperaient la plupart des villes entre Puerto-Principe et Santiago. — Les troupes espagnoles auraient été battues en plusieurs rencontres. — Quelques familles avaient quitté Santiago, pour se rendre à la Jamaïque. — Le bruit courait que les insurgés seraient encouragés par la société abolitionniste américaine.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 30 novembre.

Je dois vous signaler le soin avec lequel les feuilles démocratiques repoussent l'imputation d'avoir voulu entretenir l'agitation des esprits jusqu'au 3 décembre et de provoquer pour ce jour la manifestation. Il est bien évident que le parti républicain, pas plus que le parti orléaniste, ne songe à troubler la tranquillité matérielle qui existe depuis 1851 ; tous deux ne songent à faire de l'opposition qu'avec les moyens légaux, et ils se garderont d'aller au devant des vœux des réactionnaires qui croient que l'Empire ne peut être sauvé que par un second coup d'état. Les feuilles démocratiques, non seulement déclarent ne rien savoir d'une manifestation projetée pour le 3 décembre, mais encore engagent leurs adhérents politiques à s'abstenir de toute démarche. Ce fait est curieux à signaler, et les précautions que prend le parti républicain prouvent qu'il ne veut se compromettre par aucune échauffourée.

Vous aurez pu lire le jugement rendu samedi par la sixième chambre et comparer les jugements de Clermont-Ferrand et de Castres avec ceux de Lille, de Nevers et des autres villes où les journaux poursuivis ont été condamnés. Il y a contradiction évidente et incertitude dans l'es-

prit des magistrats ; à plus forte raison l'opinion publique doit-elle être hésitante. Dans de telles conditions, il devient indispensable que la Cour suprême soit appelée à rendre son arrêt et à fixer la jurisprudence. C'est surtout en matière de droit politique que toute incertitude peut avoir de fâcheuses conséquences.

Le maréchal Niel est allé à Compiègne où il s'est rencontré avec le maréchal de Mac-Mahon. On dit qu'une longue conférence a eu lieu entre l'Empereur et les deux maréchaux et qu'elle a porté uniquement sur les affaires d'Algérie. Je crois pouvoir vous confirmer ce que je vous ai déjà dit : le maréchal de Mac-Mahon retournera en Algérie dans les derniers jours de décembre et y conservera les pouvoirs les plus étendus.

M. Olozaga, qui est arrivé samedi à Paris, a eu, dit-on, un entretien avec le prince Napoléon, qui, comme on le sait, a fait déjà quelques démarches en faveur de la candidature au trône d'Espagne de son jeune beau-frère le duc d'Aoste. Il est à regretter que M. Olozaga ne puisse pas renseigner le public français sur les intrigues qui s'agitent à Madrid.

On dit que dans le dernier conseil des ministres la date de la convocation du Corps législatif a été fixée au 5 janvier. Comptez sur quelque ajournement.

Nous sommes fixés à présent sur les modifications ministérielles. Nous avons parlé dans ces derniers mois. Nous savons qu'il n'y aura aucun changement dans le cabinet avant la fin de la session prochaine, à moins d'incidents imprévus. En revanche, on annonce un changement important dans le personnel préfectoral, et l'on dit que M. Pinard a déjà adressé aux préfets une circulaire concernant les prochaines élections.

On se préoccupe beaucoup dans le monde gouvernemental de la réorganisation de la presse dévouée à l'Empire ; et la tâche est difficile. Le Pays peut remplir le rôle de sentinelle perdue ou au besoin d'avant-garde ; mais il n'est que bon que pour les escarmouches, et il est parfois compromettant. Il faudrait un corps d'armée solide. Or les hommes font défaut. L'incapacité de M. Baudrillart est appréciée en haut lieu, et l'on ne croit pas qu'il garde longtemps sa situation. Des négociations sont engagées pour l'entrée à la Patrie de M. Clément Duvernois, qui, avec beaucoup de talent, a fait dans l'Époque une campagne infructueuse pour réunir toutes les fractions du parti conservateur et consti-

tuer l'union dynastique, M. Lebey se retirerait.

M. Dalloz est en train d'organiser le *Moniteur universel* qui deviendra, à partir du 1^{er} janvier, un journal indépendant. Il y a déjà, dit-on, un fonds social constitué de 300,000 francs. Il n'est pas difficile de prévoir ce qui arrivera. Quand les 300,000 fr. seront mangés, le journal ne fera pas ses frais ; il devra donc disparaître, ou il faudra former un nouveau capital. Du reste ce que je dis là pour le *Moniteur* s'applique aussi bien à tout autre journal qui voudrait se fonder. Ne voyons-nous pas l'*Avenir national* menacé de disparaître au 1^{er} janvier quoiqu'il ait environ 5,000 abonnés ? Or il se passera du temps avant que le journal de M. Dalloz, ou le journal de M. Dréolle, le *Public*, ait gagné 5,000 abonnés.

Il y a des pourparlers engagés pour l'acquisition de l'*Époque* pour le compte de la reine d'Espagne.

Pour en finir avec les journaux, disons que depuis samedi matin le *Figaro* se vend de nouveau sur la voie publique.

Les invités de la troisième série sont à Compiègne depuis vendredi. Vous en aurez pu lire la liste dans tous les journaux. Parmi les dames invitées, on en trouve plusieurs qui ne manqueraient pas de se livrer une bataille de toilettes pour occuper la palme du goût et de l'élégance. Nous ne voulons citer que Mmes de Persigny, de Metternich et d'Alouquerne (c'est le nom que porte aujourd'hui l'édouardesse de Morny). Ce sont trois dames mères de famille déjà d'un certain âge. La victoire pourrait bien rester à Mme de Metternich qui a emporté un arsenal formidable. Vendredi, paraît-il, à la gare du Nord, elle n'avait pas moins de 26 colis et des plus gros.

On parle toujours d'une visite éventuelle de l'impératrice d'Autriche, en l'honneur de laquelle il y aurait une cinquième série d'invités. Mais j'ai toutes sortes de bonnes raisons pour penser que ce projet ne se réalisera pas.

Plusieurs journaux constatent que M. de Stackelberg, ambassadeur de Russie ne fait partie d'aucune série et disent que le fait est fort remarquable. Il suffit de répondre que M. de Stackelberg fait partie des invités de la quatrième série.

M. Charles Blanc, frère de Louis Blanc, et le plus compétent de nos critiques d'art, a été élu à l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de M. Walewski. M. de

Persigny contrairement à ce qui avait été annoncé, n'a pas posé sa candidature.

Ch. GARNIER

M. Berryer.

Nous avons donné déjà la biographie de M. Berryer. Un journal traçait ainsi, il y a quelques jours, le portrait de l'illustre orateur :

Ce qu'il a été ne diffère point tant de ce qu'il est encore ; le lion a vieilli, mais c'est toujours le lion, et on le reconnaît à la griffe. — Cette année même, il a évertué M. Delesvaux du même ongle et du même cœur que les juges du maréchal Ney. Ces grands rugissements des anciens jours : « C'est une honte pour les vainqueurs de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud !... Vous savez acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre !... » Il y a, quelque chose de plus honteux que le cynisme révolutionnaire, c'est le cynisme des apostasies !... Il a retrouvé tout cela dans la chaleur d'une dernière bataille : « Vos magistrats ! voulez-vous que je vous dise ce que vous en faites de nos magistrats ?... et on tremblait sur les bancs et on frémissait dans les tribunes ; et quand il montra M. Guizot, ce grand vieillard, pauvre et seul, après avoir eu dans ses bras cette France que d'autres scandalisaient par l'effluve de leur fortune privée, — alors il se fit un grand silence morne, le souffle s'arrêta dans les poitrines autour de cet illustre débris qui en glorifiait un autre, et, comme du haut de ses quatre-vingts ans, M. Berryer faisait ainsi la leçon aux hommes d'un autre âge, quelque chose d'outré-tombe plana un instant sur l'Assemblée.

Nul autre que lui n'a de ces coups de crinière à la Mirabeau. Il les prodiguait autrefois, il les épargne aujourd'hui ; c'est plutôt paresse que vieillissement. A l'ardeur des premières luttes a succédé un grand ennui ; un grand dédain et quelquefois un grand sommeil. Quand la discussion se traîne, quand un tas de petites choses s'évertuent à faire un tas de petites lois, quand M. de Guilloutet parle et que M. Josseau écoute, il s'éloigne ou bien il s'endort, et il passe de temps en temps sa langue sur ses lèvres puissantes, comme affamé d'un adversaire digne de lui. — Ne le touchez pas, il a le réveil terrible et la dent meurtrière. Mais il faut que l'ennemi en vaille la peine. Il ne se retourne pas pour les moucherons ; il ouvre à demi

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 3 DÉCEMBRE 1868.

— 2 —

L'ORAGE

Suite — Voir le Journal de Roubaix du 29 novembre.

UN DES EFFETS DE SADOWA

Ainsi les vieilles rancunes s'oubliaient, les esprits étaient apaisés, et l'on recommençait la partie. Et ces bonnes soirées intimes et tranquilles se prolongeaient souvent assez avant dans la nuit, quoique celui des deux voisins qui était venu passer la soirée chez son ami, eût devant lui la perspective d'un assez long chemin à faire. Le professeur habitait une petite maison modeste située dans le faubourg Sadowa, à portée de la mairie, du cercle de l'église et des magasins, qui, tour à tour, se partageaient les heures du père et de la fille. La vieille demeure du capitaine était, tout au contraire, bâtie fort loin dans la campagne à mi-hauteur d'un coteau planté de houblons et de vignes, au bas duquel le grand fleuve coulait. bor-

dant un étroit chemin qu'il inondait souvent dans la saison des orages, ou lors de la fonte des neiges, au printemps. Mais l'on s'était habitué, peu à peu à la longueur et aux difficultés de la route. L'heure du départ venue, on chaussait ses bottes ou ses galoches, on allumait sa lanterne, on se faisait amicalement la conduite jusqu'au jardin des vignes ou à la dernière maison du faubourg ; puis, l'on se séparait tranquillement, cordialement, mutuellement satisfait de la soirée du jour, et espérant recommencer, le lendemain, une semblable soirée. Et cette douce amitié, cette humble et paisible vie, duraient depuis huit à neuf ans déjà, et auraient sans doute duré encore longtemps, un nœud plus intime d'alliance et d'amour venant à rapprocher ces deux familles, si la brouille que nous allons avoir à raconter n'était fatalement survenue, si un écho du canon de Sadowa n'était allé gronder jusqu'en ces murs paisibles, jusqu'au fond de ces deux cœurs de vieillards, depuis longtemps unis et apaisés.

Ah ! si Mina et Lisbeth avaient été là, leurs voix réunies fussent certainement venues à bout d'étouffer ces voix fatales de la rancune et de la guerre ! Mais, par malheur, l'une et l'autre étaient absentes en cette fatale soirée du 5 juillet, alors que la malencontreuse nouvelle, — de la véracité de laquelle on ne pouvait plus douter, — arriva, portée sur l'aile des journaux, à la vieille maison du capitaine. Lisbeth était à Strasbourg où elle soignait une tante malade, et la pieuse Mina avait été faire une retraite de quelques jours chez les Ursulines de N., qui l'avaient élevée. Frédéric, il est vrai, se trouvait à

la maison ; mais un jeune homme de vingt-sept ans, sensible, franc et impétueux, tout habile ingénieur qu'il soit, est plus apte à diriger le percement d'un puits ou la construction d'une chaudière, qu'à prévenir ou adoucir une querelle que la politique a suscité et qu'enveniment l'honneur soldatesque et le patriotisme mal compris. Mal devait donc en prendre à cette tranquille maison, où le démon de la politique et de la guerre allait entrer, et dont s'étaient éloignés les bons anges.

Comme si tous les hasards les plus fâcheux s'étaient conjurés ce jour-là, ce ne fut point Gertrude, la vieille cuisinière, qui reçut les journaux des mains du facteur, mais bien Fritz Schachner, jadis ordonnance du capitaine, aujourd'hui son jardinier, son laquais et son factotum, prussien de race et de cœur, qui, entre autres mauvaises habitudes, avait celle de lire les journaux de son maître.

— Le capitaine fait sa partie ; il n'aime pas qu'on le dérange... Voyons donc un peu, pendant ce temps-là, où nous sommes avec les Kaiserlicks, — s'était dit le brave Fritz, caressant complaisamment les touffes de sa moustache grise, et s'installant commodément, pour mieux étudier les dépêches, sur un banc bien à l'ombre, placé devant la maison, ayant préalablement cherché son sac à tabac, et se proposant de savourer à la fois sa pipe et sa lecture.

Mais il ne se livrait pas depuis deux minutes à cette occupation à la fois laborieuse et agréable, lorsqu'une rougeur plus foncée s'étendit sur son visage ridé, déjà couleur de brique. Il se dressa d'un bond sur ses pieds, agita, comme un drapeau, le bras qui tenait le journal, en-

tr'ouvrit, sans plus s'inquiéter de sa bonne vieille pipe, ses mâchoires carrées qui firent entendre un formidable hurrah de triomphe et d'orgueil ; puis prit sa course, comme un insensé, à travers les plates-bandes et le gazon du jardin, et arriva, essoufflé, pantelant, mais radieux, jusqu'aux deux amis, paisiblement occupés sous la tonnelle.

Ah ! comme ils étaient loin, en ce moment, de penser aux victoires et aux conquêtes du reste du monde ! De quel cercle enchanté d'ambitions innocentes, d'espérances hardies, de combinaisons pacifiques, le canon fatal de Sadowa allait-il les tirer !

— Capitaine... monsieur... voici le journal... Une grande victoire !... Battus, les Kaiserlicks, aplatis, enfoncés... Battus par le prince royal et son cousin... deux Fritz comme moi... et le ministre à cheval, et le roi sont au feu ! Une pluie d'obus !... Hein, si nous avions été là, capitaine !... Dix mille morts, quinze mille prisonniers, cent vingt pièces de canon !... Honneur ! victoire ! hurrah !

Nous laissons à penser à nos lecteurs l'impression que firent sur les assistants ces exclamations et ces nouvelles entièrement inattendues. Le capitaine rougit vivement, et se redressa sur son siège ; Gervinus s'appuya au dossier de son fauteuil, et releva ses lunettes pour mieux voir ; Frédéric, qui dessinait non loin de là, quitta sa place, et s'approcha du malencontreux messager en devenant fort pâle. De même qu'une sensation de vertige et de suffocation annonce l'approche d'un orage, une angoisse subite, en ce moment, lui annonçait un malheur.

— Tenez, capitaine, écoutez, — conti-

nait l'impitoyable Fritz, la tête haute, les bras tendus, poursuivant sa lecture. — A deux... heures de l'après-midi... déroulé... te complète des... impériaux, ar... rivé du prince royal... sa division... Sadowa emportée... désor... dre... dans la retraite... Ah ! le pauvre feld-maréchal, où en est-il avec son plan ? il va s'en servir pour se sauver, on le lui prendra dans sa poche... »

Mais tandis que le vieux Fritz gambadait et jubait ainsi, le capitaine lui avait arraché le journal des mains, parcourait la dépêche d'un œil avide, et s'écria enfin, la voix tremblante d'émotion et d'orgueil, comme si lui-même eût marché au feu et pris sa part de la lutte :

— Une bien belle victoire ! une noble victoire, une victoire difficile et chèrement disputée ! Voilà qui va changer bien des choses et donner sur le nez à bien des gens... Je l'ai toujours dit : l'armée prussienne est la première armée moderne ; la nation prussienne deviendra la plus grande des nations du monde.

— Vous en oubliez une... la vôtre, monsieur, — répliqua sévèrement Gervinus, se posant un peu en arrière, comme au banquet régional, et raffermissant ses lunettes.

— La mienne, la mienne, comme vous dites ?... Je voudrais pouvoir l'oublier, l'avenir me semblerait moins triste... Reste à savoir, d'ailleurs, quelle sera ma nation, à moi, ou plutôt celle de nos enfants... Rappelez-vous que nous sommes bien près du Rhin, monsieur, et que la langue qu'on parle ici n'est pas celle de la France.

— Vous dites vrai, monsieur, — répliqua le digne professeur, au comble de